

Comment aborder pratiquement nos techniques



COMMENT DÉBUTER DANS UNE ÉCOLE DE VILLE ?

Les instituteurs des campagnes plaignent les maîtres des écoles de villes, Freinet lui-même ne voudrait pas enseigner dans une école de ville. Alors, les enfants des villes sont-ils toujours privés des techniques modernes ? Les instituteurs des villes ne devront-ils jamais progresser ?

Si je prends aujourd'hui la plume, c'est que j'ai lu dans *l'Éducateur* la lettre désespérée du camarade de Meurthe et-Moselle. Venant de la campagne où il jouissait d'une certaine liberté, il arrive à la caserne... Il compare... Avant toute autre considération, il faut comprendre que le plus gros avantage des instituteurs de campagne, c'est d'avoir les enfants plusieurs années de suite. Les connaissant bien, ils peuvent, l'année suivante, combler les lacunes de l'année précédente. Nous, maîtres des écoles de villes, aucune faiblesse ne nous est tolérée. Les enfants que nous recevons au 15 septembre nous quitteront en juin prochain...

Je ne prétends pas remonter le moral de mon camarade, je n'ose dire que je voudrais lui donner des conseils ; chaque cas est particulier ; mais, je puis « donner des idées », en m'appuyant sur mon expérience personnelle.

J'ai commencé à appliquer les techniques Freinet en 1947, dans une école-caserne de Paris : 10 classes, 30 à 40 élèves par classe, malgré et contre la volonté de tous, sauf de l'Inspectrice, qui me laissa « tenter une expérience ». Elle vint me voir quatre fois dans l'année, me fit trois rapports, ne m'a jamais encouragée. J'avais, à ce moment-là, le gros désavantage de commencer mon expérience tâtonnée, je n'avais jamais vu d'expérience d'éducation nouvelle et je n'avais, mise à part la connaissance de Freinet dans ses conférences et ses ouvrages, que les idées glanées au cours des conversations que j'eus avec des camarades aux Congrès de Dijon et de Toulouse. J'ai commencé dans un Cours Élémentaire Première Année, que je conservai trois ans, puis, depuis, j'avais un Cours Moyen. J'ai donc « tâté » des petits et des grands. Je n'ai jamais fait machine arrière et, si j'ai quitté cette école, c'est pour me rapprocher de mon domicile. Je recommence donc, cette année, une nouvelle expérience d'éducation nouvelle dans une école de Paris qui comprend 11 classes, depuis la petite section maternelle jusqu'à la classe de fin d'études. J'ai 40 élèves de Cours Élémentaire première Année qui ont eu, au Cours Préparatoire, trois suppléants au Cours de l'année. Ma classe est petite, pas très claire, je suis au premier étage. Je ne suis donc privilégiée en aucune façon...

Pour réussir, je crois qu'il faut, pour chacun de nous, dresser un bilan positif de notre situation, c'est-à-dire compter avec les atouts que nous avons

en mains ou qu'il nous est nécessaire de nous donner nous-mêmes.

Je compte moi, d'abord, sur mon expérience personnelle : 17 ans de service, 17 ans de recherches. Je considère le métier comme celui du chercheur, ma classe comme un laboratoire où je dois trouver ce qui convient le mieux à chaque enfant. J'ai découvert que les techniques Freinet me permettaient de travailler dans ce sens.

Deuxième atout. J'ai pensé depuis longtemps que, psychologiquement, chacun de nous doit acquérir la faculté d'adaptation rapide, à la nouvelle situation. Cela est très difficile, c'est peut-être une question d'éducation. Mais j'ai appris, après le découragement premier, à réagir énergiquement et à m'adapter, tout en conservant ma personnalité, cela s'entend.

Pratiquement, quand on se trouve nouveau dans une école, dans une classe devant 40 gosses aux bras croisés, on éprouve toujours un moment de panique. Qu'y a-t-il derrière ces visages ? Eh bien ! il faut se dépêcher d'en savoir l'essentiel. Il faut essayer de connaître ses élèves, leurs niveaux, leurs goûts, leur milieu, leur santé physique et morale. C'est le troisième atout. Le premier mois se passe donc en une série, échelonnée progressivement, de tests recueillis ou inventés au cours de ma carrière (tests de Haggerty, tests du bonhomme, de l'arbre, etc.). Les résultats, plus ou moins exacts, bien sûr, nous donnent une idée de la « matière première » dans sa texture. C'est avec cela que l'on doit œuvrer, c'est ce matériau qu'il faut enrichir et embellir afin qu'il soit capable, en juin prochain, de passer l'examen de passage qu'on lui réserve comme un piège. Relisez les instructions officielles et les programmes, ils sont dans l'esprit des méthodes modernes, c'est nous qui avons raison et nous pouvons toujours nous retrancher derrière un texte officiel.

Un des atouts les plus importants pour nous, c'est le matériel. Une fois pour toutes, et je ne suis pas plus riche qu'un autre, j'ai fait le sacrifice d'une imprimerie complète. Cela m'a été très dur, mais, aujourd'hui, je m'en félicite.

D'autre part, il faut, pour réussir, trouver, et vite, le bon correspondant afin de motiver le travail auprès de vos enfants. Quel garçon, ou quelle fille, voire même, quel adulte, est insensible au reçu d'une lettre et qui n'a pas envie d'y répondre ? Sixième atout. Il faut recommencer très lentement. Vouloir tout bouleverser le premier jour ne sert à rien qu'à donner des coups de bâton dans l'eau. Avoir soi-même l'impression de chambarder tout ce qu'a fait le prédécesseur est aussi néfaste. Il faut penser qu'il n'y a que deux catégories de maîtres, les bons et les mauvais. Si on veut se classer parmi les bons, c'est-à-dire ceux qui s'intéressent à l'école, il faut progresser lentement. Texte libre ? Eh bien ! « Qui raconte quelque chose ? » ou bien : « Si nous causions un peu ! Qu'avez-vous vu en tête du journal ? (Je pense au camarade qui a des élèves de 11 ou 12 ans). Les Martiens ? Pourquoi pas ? Toi, un tel, si cela te fait envie, raconte-nous par écrit ce que tu as lu ou entendu raconter ? » Voilà un texte libre suggéré. Cela est-il interdit ? C'est un moyen, il y en a d'autres ?... Ne craignez pas de parler avec vos élèves, une conversation bien ordonnée est enrichissante pour les élèves et pour le maître qui connaît mieux ses élèves et leur donne confiance.

Septième atout : être sûr de soi et de sa technique. Quand on a quelques années d'expériences, on peut

se dire : « Eh bien ! voilà, je suis ennuyé, ça ne marche pas, il me faut trouver la solution. Je ne la trouve pas aujourd'hui, je trouverai peut-être demain. En attendant, j'essaie, avec toute mon intelligence, ma logique et ma sensibilité. De toute manière, je ne recule pas ! »

Cependant, les plus grosses difficultés nous viennent, peut-être, des Directeurs ou même, surtout, des collègues. Eh bien ! il faut savoir encaisser les coups.

Quand on arrive nouveau dans une école, on vous regarde, on vous épie :

— Ah ! c'est vous qui faites du Freinet ?

— Du Freinet, peut-être... Du Freinet-Bonnet, sûr.

— Avec les méthodes Freinet, on ne réussit à... ou...

— En avez-vous déjà fait ?

— Oui, j'ai essayé, mais ça n'a pas réussi ?

— Bizarre, on ne vous a jamais vu dans les Congrès CEL ?

— Freinet enfonce les portes ouvertes, il y a longtemps qu'on sait tout ce qu'il écrit dans *l'Éducateur* ! etc., etc.

Ne répondez plus, ou alors... vous serez toujours mis en minorité.

Heureusement, tout de même, nous ne sommes pas toujours regardés comme des ennemis...

Mais, ce qui nous fait respecter, admirer, c'est le travail. Nous réussirons si nous travaillons d'arrache-pied. Essayez de faire le programme complet, conservez tout ce que vous avez réalisé pour le montrer aux sceptiques, aux curieux, même aux convaincus. Soyez homme, enfin ! instituteur digne de la CEL, et ne vous laissez pas décourager. On peut toujours s'en sortir.

Je reprendrai ici ma façon d'entrevoir chaque matière du programme si les camarades des écoles de ville le jugent nécessaire.

Irène BONNET,

E.F., 10, rue Boursault, Paris - 17^e.

©©©

A PROPOS DES CONFÉRENCES D'ENFANTS

Nous avons indiqué que, l'un de nos soucis essentiels, en inaugurant la technique des Conférences d'Enfants, c'était de sortir de la scolastique, c'est-à-dire du travail qui n'a qu'un but scolaire, pour nous orienter vers une véritable activité d'adultes qui n'aiment jamais faire du travail pour rien.

Que cette technique réussisse aussi totalement que nous l'indique notre camarade Delmas ne peut que nous encourager à persévérer, sans oublier la recherche méthodique et la publication de documents (B.T. ou fiches) qui permettront aux enfants d'aborder comme les adultes ce travail compliqué dont l'avenir dira toutes les vertus.

CONFÉRENCES D'ENFANTS OU D'ADOLESCENTS

Partant d'une expérience personnelle, j'ai lancé ce système dans les stages de formation des cadres Ajistes.

Je ne puis l'expérimenter sur des enfants n'ayant pas de classe. Expérience personnelle ? Étudiant, j'ai toujours été volontaire pour exposer telle ou

telle question « *entre copains* ». Les camarades me remerciaient, j'en avais chaque fois un peu honte car — sans jamais le leur avoir dit — c'est moi qui retirais le plus grand bénéfice.

C'est que ces exposés ont pu me faire approfondir certains sujets. Pensez : *Des copains, c'est plus difficile qu'un prof.*, et s'ils n'ont pas très bien compris aucune hésitation, aucune pudeur ou peur malvenue... Ils vous questionnent, voire vous posent des colles. Les plus timides aux cours étaient souvent les plus curieux vis-à-vis de l'exposé du camarade. Le souci dominant n'était pas « d'en mettre plein la vue » au prof., glissant sur ce qu'il pouvait penser que nous savions, délayant sur ce que nous possédions... c'était d'être capable :

1° d'intéresser les camarades ;

2° de répondre aux questions qu'ils risquaient de poser sur ou à côté de l'exposé ;

3° d'être clair et précis, deux points sur lesquels un auditoire de camarades est intraitable.

Aux Auberges, l'an dernier, nous avons commencé modestement avec l'exposé de « quelques circuits » ; nous avons continué avec une « Initiation à la Tunisie » et, cette année, nous abordons des causeries de « Psychologie de vie sociale ». Par exemple, « Existe-t-il un caractère anglais » ou « Influence du collectif sur l'individu ».

La préparation est individuelle ou par équipes de 2 ou 3. Je donne les références bibliographiques (avec indication des pages intéressantes), peu au début pour ne pas rebuter. Je discute du plan avec le « conférencier », lui donnant des éclaircissements au besoin, etc.

Les résultats :

— Vif intérêt des stagiaires qui cessent d'être des « collectionneurs, passifs, de notes » ;

— Naissance de « confiance en soi », chez des jeunes qui n'osaient ouvrir certains livres... trop forts(?) pour eux!!! ;

— Progrès dans la « synthèse » (Que de jeunes — et d'adultes ! — balbutient quand il s'agit de composer) ;

— Développement de confiance en soi chez des jeunes ouvriers et employés qui sentent que, dans certains secteurs, ils peuvent rivaliser avec des camarades étudiants (choix des sujets par le responsable) et naissance du sentiment, chez les jeunes étudiants, que leurs connaissances ont des failles et qu'il leur faut bûcher pour les communiquer aux autres ;

— Discussions plus vivantes que lorsque les sujets étaient traités par des « spécialistes » — que l'on n'osait pas contredire et à peine interroger.

Mais, il y a toujours un Mais (heureusement, d'ailleurs), « ça n'est pas encore ça ».

Pourquoi ?

Parce que le secrétaire général est présent, parce que je suis présent. Certes, nous sommes là en copains mais, pour ces jeunes, nous sommes bien des camarades, mais « des camarades + quelque chose ». Je n'ai pu laisser au vestiaire mes 38 ans et mon étiquette de conseiller d'O.P. En me voyant dans la salle, « Ils » voient *Tout* cela.

Si je fais un retour sur mes années d'étudiant, je me rends bien compte que nos séances d'études auraient eu tout autre figure si le « prof. » y avait assisté.

Dans vos classes, chers camarades, dans vos classes où vous avez enlevé l'estrade, où vous avez « abattu » les murs, ne serait-il pas possible de mettre quelquefois le maître à la porte ?

René DELMAS,

Conseiller d'Orientation Professionnelle, Tunis.